

Voici ce que dit Auguste VIERSET dans ***Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique*** en date du

**19 août 1914**

Nombre de journaux ont paru ce matin avec de grands « *blancs* » remplaçant les passages supprimés par la censure. Celle-ci a, heureusement, toléré certaines informations fort intéressantes. Tel, par exemple, ce récit publié par ***l'Étoile belge*** :

« On sait que quelques centaines d'hommes qui étaient demeurés autour des forts de Liège sont arrivés samedi soir à Namur, ayant réussi comme par miracle à passer à travers les troupes allemandes qui entourent Liège et parcourent la campagne. C'est une odyssée extraordinaire, à peine croyable et réellement glorieuse pour notre armée. Nous allons la raconter aussi simplement que le récit nous en a été fait par un officier qui y a participé.

Nous occupions – nous dit-il –, l'intervalle compris entre les forts de Chaudfontaine et d'Embourg. Nous étions environ 600 appartenant au 1<sup>er</sup> bataillon du 34<sup>ème</sup> de ligne. L'ordre d'évacuer les intervalles, transmis pendant la nuit de mercredi à jeudi, ne nous parvint pas, le porteur ayant sans doute été tué et les communications télégraphiques et téléphoniques étant rompues.



De sorte que nous nous trouvâmes isolés au milieu des troupes allemandes qui, de toutes parts, tiraient et canonnaient les forts. Elles n'ignoraient pas notre présence, mais elles n'osaient nous attaquer de trop près, les deux forts entre lesquels nous nous trouvions étant relativement rapprochés et leur inspirant une crainte salutaire.

Cependant, notre situation devenait chaque jour plus précaire. Des colonnes entières d'Allemands défilaient de chaque côté. Elles ne nous inquiétaient cependant pas, se contentant d'envoyer des reconnaissances pour s'assurer de notre présence. Nous en avons tué ou capturé un grand nombre et avons fait un butin considérable : chevaux, automobiles, équipages, etc. Nous nous étions retranchés aussi bien que nous l'avions pu, nous gardant de tous les côtés à la fois, ce qui obligeait les hommes à être toujours sur le qui-vive. Pendant huit jours et huit nuits, nous ne dormîmes pas ; de temps à autre un homme vaincu par le sommeil s'endormait dans la tranchée, l'arme au poing. C'est tout au plus si, sur ces huit jours, nous avons pris chacun quelques heures de repos. Il nous est arrivé de demeurer dans la tranchée pendant plus de

trente heures consécutives, l'oeil constamment aux aguets, l'oreille toujours aux écoutes, sustentés de temps à autre par de charitables paysans qui nous apportaient une tartine, un verre de bière. Nous avons heureusement encore quelques têtes de bétail pour l'alimentation de nos hommes, et nous fabriquions du pain, remplaçant la levure manquante par de la bière.

Mais sur ces entrefaites, les Allemands avaient amené leur artillerie lourde et ils bombardaient les forts de Chaudfontaine et d'Embourg. Notre position devenait de plus en plus critique. Les obus passaient au-dessus de nous. Nous avons heureusement eu le temps de construire des abris sommaires. C'était une canonnade continuelle et assourdissante, ne se ralentissant ni le jour, ni la nuit. Nous voyions approcher le moment où nous serions écrasés sous une avalanche de mitraille.

La situation n'était plus tenable. Après en avoir délibéré entre nous, nous décidâmes de tenter l'évasion.

Nous partîmes donc jeudi dernier au matin. Il était vraiment temps, car à peine avions-nous quitté les lieux que les Allemands se ruèrent sur nous. Une compagnie fut même faite prisonnière. Nous restions donc à 400 environ, et fûmes rejoints par un bataillon d'un autre régiment, le 14<sup>ème</sup> de forteresse, fort de 400 hommes également.

Nous nous acheminâmes vers la vallée de l'Ourthe harcelés par les Allemands auxquels nous faisons face à diverses reprises jusqu'à ce qu'ils abandonnent la poursuite. Nous atteignons l'Ourthe près de Tilff. Mais le pont n'existait plus. Nous cherchons un gué et réussissons à passer sur l'autre rive. Nous escaladons le plateau aux pentes boisées de Sart-Tilman nous dissimulant de notre mieux.

Nous ne connaissions rien de ce qui s'était passé au cours des huit derniers jours et ignorions par conséquent les positions occupées par l'ennemi. Nous nous dirigeons vers Bonnelles où nous arrivons sans encombre mais où nous tombons sur les Allemands qui s'apprêtent à bombarder ce fort. Nous les mettons en fuite et continuons notre route vers le pont du chemin de fer du Val-Saint-Lambert, que les habitants nous disent faiblement occupé par l'ennemi. Il n'était même pas du tout occupé et nous passons à la file indienne entre les barrages qu'on a établis à cet endroit.

Il nous faut demeurer sous l'abri des forts. Nous avertissons le fort de Flémalle que les soldats qui s'avancent sont des Belges. Nous passons et agissons de même en arrivant à proximité des forts de Hollogne et de Loncin. Il est environ 3 heures du matin quand nous sommes à Awans, près de ce dernier fort. Nous nous reposons une couple d'heures. On nous annonce alors que l'ennemi nous entoure de tous côtés. Il ne nous attaque cependant pas et nous mettons même en déroute les reconnaissances qu'il envoie vers nous. Cela nous coûte quelques blessés.

Dans l'après-midi, les Allemands commencent à bombarder le fort de Loncin. Notre situation étant extrêmement critique, nous décidons de retourner sur nos pas, de repasser devant les forts de Hollogne et de Flémalle. Il faut encore prévenir les garnisons, qui, sans cela, nous prendraient pour des ennemis, puisqu'il n'y a plus de Belges dans la région. Nous y parvenons non sans peine et nous nous dirigeons vers Chaperon-Seraing, dans la direction de Huy. Nous rencontrons d'abord des patrouilles de cavalerie

allemande, que nous mettons en fuite. Nous faisons même des prisonniers, qui nous révèlent le voisinage immédiat d'une division entière de cavalerie allemande. Nous l'évitons et arrivons dans un village où nous sommes accueillis d'une façon extrêmement cordiale par la population entière. Nous n'osons pas nous attarder et continuons notre marche vers Huy, où nous pénétrons samedi dans l'après-midi. Nous avons marché, sans nous arrêter, sauf pour nous défendre et manger un morceau à la hâte, pendant seize heures consécutives.

A Huy, nous apprenons que les troupes belges sont parties le matin même et que les Allemands ont déjà fait leur apparition. Il nous faut donc repartir de suite sans même avoir le temps de toucher aux aliments que l'on préparait. Le chef de gare parvient heureusement à former un train qui nous emmène à Namur. Une heure plus tard les uhlands occupaient la gare de Huy. Nous étions donc partis juste à temps. »

\* \* \*

La censure a laissé également imprimer que les forts de Liège tiennent toujours. Or les journaux allemands publient précisément une note officielle dans laquelle on lit :

« L'ennemi ne connaissait pas nos formidables moyens d'attaque et se croyait en sûreté dans les forts, mais même les plus faibles canons de notre artillerie lourde ont en très peu de temps contraint de se rendre tous les forts sur lesquels notre tir avait été dirigé. La partie encore vivante de la garnison a dû la vie à ce qu'elle s'est rendue, mais les forts bombardés sont tous changés en monceaux de ruines, sous lesquels est ensevelie une partie de la garnison.

On travaille à nettoyer les décombres et à remettre

les forts en état de défense. »

**L'Étoile belge** reproduit ce communiqué sous le titre : « *Comment on écrit l'histoire en Allemagne* ». Et je me demande si la presse allemande ne reproduit pas en ce moment nos communiqués officiels sous le titre : « *Comment on écrit l'histoire en Belgique* ».

Car il est incontestable qu'on nous trompe.

Lundi matin, au ministère de la Guerre, on m'a avoué qu'un fort s'était rendu. Ce matin, une personne parfaitement renseignée m'a appris qu'un autre fort était tombé depuis quelques jours entre les mains de l'ennemi. Il s'agit du fort de Barchon dont la prise avait été annoncée par **la Métropole**, et que le général Dufour, gouverneur militaire d'Anvers, avait officiellement démentie. Si l'on nous cache la vérité sur deux faits de cette importance, que faut-il penser des autres indications fournies par le ministère ?

\* \* \*

Peu à peu, du reste, le voile se déchire et laisse entrevoir la véritable situation. Cet après-midi, à 4 heures, le département de la Guerre a transmis à la presse une note sibylline tendant à expliquer qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter des mouvements de l'armée, qui prend ses dispositions pour battre l'ennemi dans les meilleures conditions possibles, et se terminant par un appel au calme et à la confiance, l'issue de la

lutte ne pouvant être douteuse.

Jamais note ne fut plus commentée. Au coin de la rue de la Loi, dans les groupes politiques, on analyse, on dissèque, on interprète, on cherche des sous-entendus, on souligne la maladresse des phrases rassurantes.

En attendant, cela paraît clair, l'armée belge bat en retraite vers le nord, découvrant Bruxelles dont l'accès serait désormais livré à l'ennemi.

Et pourtant, malgré l'évidence, on se refuse à admettre le fait. M. Klobukowski, ministre de France, en quittant ce matin la capitale avec le personnel de la légation pour se rendre en auto à Anvers, n'a-t-il pas déclaré ceci : « *La capitale ne s'est pas seulement mise en état de se défendre par ses moyens contre un raid possible. Elle est couverte désormais par d'autres forces, par des troupes régulières dont il vaut mieux ne pas préciser pour l'instant la nationalité, mais qui constituent une barrière sérieuse entre l'ennemi et les approches de Bruxelles* ». (1)

On oppose aux pessimistes cette déclaration formelle ; on tire argument d'un communiqué paru dans les journaux du matin, et expliquant les raisons pour lesquelles la capitale est à l'abri d'un coup de main, tout à fait improbable ailleurs.

A 9 heures, dans la salle du rez-de-chaussée du ministère de l'Agriculture et des Travaux publics, les journalistes assis autour de la grande table attendent la note officielle.

On ne blague guère. Des silences pèsent, lourdement. Des nerveux se lèvent, quittent la salle. L'un d'eux reparaît pour annoncer qu'il n'y aura pas de communiqué ce soir.

Il n'y aura même plus de communiqué du tout, car on apprend bientôt que l'état-major va rejoindre le gouvernement à Anvers.

Alors, la retraite, c'est donc vrai ?

Au moment où le groupe des reporters se disperse, le bourgmestre Max sort du ministère de la Guerre. Je le rejoins comme il monte en auto.

- *Où en sommes-nous ?*

- *Les Allemands seront ici demain. Voici le moment de montrer si nous sommes des hommes.*

\* \* \*

Dès son arrivée à la permanence de police, le bourgmestre donne ordre de détruire les fiches et les contrôles de la garde civique, de licencier le second ban, de faire jeter les armes dans le canal et d'envoyer les uniformes à l'usine d'incinération. Mais le temps manquera pour exécuter ponctuellement ces instructions. Le premier ban et les corps spéciaux sont dirigés vers la gare du Nord pour y être embarqués à destination d'Alost ou de Gand.

En même temps les divisions de police reçoivent la mission de faire remblayer les tranchées, enlever les barricades, couper les fils barbelés qui défendent les voies d'accès de la



capitale.

La caisse communale est en sûreté, le bourgmestre ayant eu la prévoyance de la faire transférer à Anvers dès le lundi 17.

Et voici que de l'imprimerie, on envoie, toute humide encore, l'épreuve de la proclamation suivante, qui sera affichée cette nuit même, et dont chacun sans doute acclamera la sagesse, la mâle énergie et la dignité fière :

Concitoyens,

Malgré la résistance héroïque de nos troupes, secondée par les armées alliées, il est à craindre que l'ennemi n'envahisse Bruxelles.

Si pareille éventualité se réalise, j'espère pouvoir compter sur le calme et le sang-froid de la population.

Que l'on se garde de tout affolement, de toute panique.

Les autorités communales ne désertent pas leur poste. Elles continueront à remplir leurs fonctions avec la fermeté que vous êtes en droit d'attendre d'elles en des circonstances aussi graves.

J'ai à peine besoin de rappeler à mes concitoyens les devoirs de tous envers le pays.

Les lois de la guerre interdisent à l'ennemi de forcer la population à donner des renseignements sur l'armée nationale et sur ses moyens de défense. Les habitants de Bruxelles doivent savoir qu'ils sont en droit de refuser de faire connaître quoi que ce soit, à ce sujet, à l'envahisseur. Ce refus est imposé dans l'intérêt de la patrie.

Qu'aucun de vous n'accepte de servir de guide à

l'ennemi.

Que chacun se tienne en garde contre les espions et les agents étrangers qui chercheraient à recueillir des renseignements ou provoquer des manifestations dans un sens quelconque.

L'ennemi ne peut légitimement porter atteinte ni à l'honneur des familles, ni à la vie des citoyens, ni à la propriété privée, ni aux convictions religieuses ou philosophiques, ni au libre exercice des cultes.

Que tout abus commis par l'envahisseur me soit immédiatement dénoncé. Aussi longtemps que je serai en vie et en liberté, je protégerai de toutes mes forces les droits et la dignité de mes concitoyens.

Je prie les habitants de faciliter ma tâche en s'abstenant de tout acte d'hostilité, de tout usage d'armes, de toute intervention dans les combats ou rencontres.

Concitoyens,

Quoi qu'il arrive, écoutez la voix de votre bourgmestre et maintenez-lui votre confiance. Il ne la trahira pas.

Vive la Belgique libre et indépendante !

Vive Bruxelles !

Adolphe MAX.

19 août 1914.

(1) ***L'Étoile belge*** du 20 août 1914 (parue le 19).

## Notes de Bernard GOORDEN.

Rappelons qu'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : **Adolphe MAX**. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in **La Nación** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDA DANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADAN O%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADAN O%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADAN O%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADAN O%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Lisez aussi :

Roberto J. **Payró** ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado (13) : las fortalezas belgas* » (Loncin / Liège) ; in **La Nación**; 30/11/1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140815%20PAYRO%20TOMA%20FUERTE%20LONCIN%20FORTALEZAS%20BELGAS%2013.zip>

Version française :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140815%20PAYRO%20PRISE%20DU%20FORT%20DE%20LONCIN%20FORTERESSES%20BELGES.pdf>

Pour votre édification, lisez aussi du journaliste argentin Roberto J. **Payró**, à partir du 23 juillet 1914 (19140723), notamment la version française de son article de synthèse « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; neutralidad \* de Bélgica* (20-25) » (in **La Nación** ; 07-12/12/1914) :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Vous trouverez aussi ce que dit Francisco **Orozco Muñoz**, volontaire (mexicain) de la Croix-Rouge belge à Liège, dans **La Belgique violée** (*éphémérides de l'invasion*) pour le daté du 19 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140819%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de **Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative**, en l'occurrence **La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles**. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voyez aussi ce qu'en dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles,

dans *La Belgique pendant la guerre* (journal d'un diplomate américain), à partir du 4 juillet 1914 (en français et en anglais).

Voyez ce qu'en disent, à partir du 20 août 1914, Louis **GILLE**, Alphonse **OOMS** et Paul **DELANDSHEERE** dans *Cinquante mois d'occupation allemande* (Volume 1 : 1914-1915). *L'immortelle mêlée. Essai sur l'épopée militaire belge de 1914* (Paris, Perrin et Cie ; 1919, 327 pages) de Paul **CROKAERT** et, en particulier son chapitre IX, « *Liège nous sauva* » (pages 92-96)  
<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20OIMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%202%20CHAPITRE%209.pdf>

**Tous ces documents sont accessibles** via  
<https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>